

Si je vole trop loin

Ici, à la Maison de l'Europe Bordeaux-Aquitaine, on m'a demandé d'écrire un texte personnel, et j'ai l'intention de respecter cette demande. En effet, j'ai décidé de parler de mes dernières années, de mes années de voyage loin de chez moi, de raconter mes peurs, mes décisions et tous les changements que j'ai pu vivre. C'est bien mon histoire, mais je la partage avec ces nombreux jeunes qui, chaque année, décident de mettre leur ordinateur et leur brosse à dents dans leur sac à dos, de dire au revoir à leurs amis, d'embrasser leur mère et de voir ce que le monde peut leur offrir en dehors de leur ville.

Le 18 juin 2018, avion au départ de Roma Fiumicino direction: Madrid. C'était la première fois que je volais seul, la première fois dans un pays étranger et surtout mon premier été loin de ma ville, et j'en étais heureux.

Les motivations qui poussent un jeune à voyager sont nombreuses, parfois c'est la curiosité, souvent c'est l'envie de s'amuser, *pour moi c'était le besoin d'air*. Depuis mon enfance, ma ville, située dans une région peu connue du centre de l'Italie, m'a transmis un sentiment de fermeture, d'asphyxie, sentiments qui se sont amplifiés au fil du temps jusqu'à devenir un objectif primordial pour moi de sortir de cette bulle et de chercher un nouvel endroit où je pourrais apprendre à respirer.

La destination n'avait pas d'importance, mais l'argent en avait malheureusement, et j'ai donc cherché un moyen d'acquérir une expérience à l'étranger sans avoir à demander de l'argent à mes parents, et c'est ainsi que j'ai découvert le Service volontaire européen. J'ai entré mes données, créé mon compte, et un petit cercle à côté de la capitale espagnole qui était apparu sur l'écran a attiré mon attention ; après quelques clics, un texte de motivation et un appel vidéo un peu précipité, je me suis retrouvé sélectionné pour un projet sur l'éducation non formelle des enfants vivant dans les quartiers pauvres de Madrid.

Je ne me souviens pas très bien des détails et du processus bureaucratique qui m'ont permis de prendre cet avion, je pense que je n'étais pas pleinement conscient de ce qui se passait et de ce que j'allais devoir affronter. À l'époque, encore adolescente, je n'étais animé que par le désir de quitter la ville et *d'oublier qui j'étais*, de recommencer dans un endroit inconnu, même si ce n'était que pour un mois.

Je suis arrivé à l'aéroport espagnol et ma future colocataire, Marzia, s'est approchée de moi, vêtue d'habits confortables, portant une grande valise jaune et gesticulant d'une manière exagérée même pour un Italien. Elle s'est présentée et j'ai été surpris par deux choses : son regard qui rencontrait rarement le mien, perdu dans l'observation de chaque mouvement ou son provenant de l'environnement, et son discours si actif et en même temps précis qu'il avait éveillé en moi un sentiment de timidité, accentué par la découverte de son âge, 23 ans, cinq ans de plus que mes 18 ans.

Au cours des jours suivants, j'ai également fait la connaissance des autres colocataires, tous manifestement plus âgés que moi et ayant beaucoup plus d'expérience et d'histoires à raconter. Je ne me rendais pas compte que des pensées que j'espérais avoir laissées de côté surgissaient en moi: "Vous n'êtes pas prêt pour ce travail", "Vous êtes dans un pays dont vous

ne connaissez même pas la langue, comment allez-vous vous faire des amis? Vous serez seul", "Ils ont manifestement eu tort de vous sélectionner, vous n'avez rien à apporter".

Je sais, c'est dépressif. Mais à l'époque, malheureusement, mon esprit était tellement occupé à me convaincre de ces pensées qu'il n'avait pas le temps de remarquer mes qualités, et ce travail a fini par être fait par d'autres, à savoir ces mêmes colocataires par lesquels je craignais d'être écrasé. Tout au long du mois, ils n'ont cessé de souligner ce que j'avais de positif à offrir, et entre les discours sur la philosophie allemande, les demandes de conseils sur la façon de surmonter la fin d'une relation, et les nuits en discothèque jusqu'à ce que le videur me mette dehors, je m'étais donc retrouvé dans le monde des adultes, et j'étais désiré, *et j'aimais ça*.

Lorsque je suis rentré en Italie, j'étais physiquement la même qu'avant: le même visage jeune, les mêmes sourcils levés et les mêmes vêtements douteux. Pourtant, j'avais changé, beaucoup change: beaucoup des conversations que j'avais avec mes amis ne m'intéressaient plus et les doutes que j'avais sur moi-même, je les remettais enfin en question, l'envie de voyager était resté la même mais pas les motivations, l'amour du monde avait supplanté la haine de ma ville et l'envie d'apprendre à me connaître avait remplacé l'envie d'oublier qui j'étais.

C'est ainsi qu'est né ma passion pour les voyages et les nouvelles cultures, que, je le répète, je n'avais pas au départ. Au cours des années suivantes, j'ai participé à deux autres projets de volontariat européen, tous deux en Grèce, qui ont été des expériences inoubliables et formatrices, bien que difficilement comparables à la "révélation" qui s'est produite sur le sol espagnol.

Le chemin, cependant, comme c'est souvent le cas, n'est pas si linéaire, et à l'hiver 2021, je me suis demandé pour la première fois si ce mode de vie, fait de files d'attente constantes à l'aéroport, d'adieux plus fréquents que d'accueils, et d'ajustements constants, était mon seul destin. C'était la première fois parce qu'avant cela, ce que je laissais derrière moi n'était qu'une ville trop petite pour mes yeux et une famille trop dysfonctionnelle pour me manquer; en 2021, j'étais à Turin, la ville que j'avais choisie pour mes études. La ville où j'aimais marcher pendant des heures sans prendre de bus parce qu'elle était trop belle pour rester enfermée dans un tram. La ville où un sourire se levait spontanément lorsque je passais devant la Mole Antonelliana, alors que je la voyais tous les jours sur le chemin de l'université. Mais surtout, la ville où j'ai rencontré un groupe d'amis qui, en l'espace de deux ans, m'ont rempli de tant d'amour que j'ai enfin compris le concept de famille.

Pourtant, cet hiver-là, j'ai dû faire un choix: postuler pour une expérience Erasmus en Suède ou non. Moi qui aimais voyager et qui voulais partir en Erasmus depuis mon enfance, j'avais enfin la chance de réaliser ce rêve, qui plus est dans le pays des aurores boréales, et j'étais indécis.

Je me suis demandé: pourquoi quitter un endroit même si je m'y sens bien? Dois-je le faire simplement parce que je l'ai toujours fait?

Les priorités de la vie changent et ce qui, à un moment donné, se présente comme la solution peut, à un autre moment, s'avérer être un obstacle.

Pourtant, à l'époque, je n'ai pas fait cette réflexion et, entre le désir d'améliorer mon anglais et la peur de devoir abandonner la formule qui m'avait permis de me sentir bien jusqu'alors, je suis parti.

L'histoire s'est bien terminée et, à la fin de mon année en Suède, j'étais tellement heureux que j'ai pensé y rester et y vivre. Rétrospectivement, cependant, la décision de partir, à ce jour, je la considère comme une erreur, car elle n'a pas été prise avec la bonne motivation.

Je veux découvrir d'autres endroits *parce que c'est ce que j'ai envie de faire* et non pas parce que je ressens une obligation interne.

Lorsque j'ai terminé ce dernier voyage, certains amis italiens ont eu du mal à m'approcher, et moi aussi. J'étais plus confiant, je savais ce que je voulais et souvent comment l'obtenir, et beaucoup m'ont accusé de "de ne plus être le même", mais la vérité était tout le contraire: *c'était la première fois que je me sentais vraiment moi-même*.

Il reste peu d'amis dans ma ville natale, mais les relations avec eux se sont améliorées et j'en suis heureux.

Je suis maintenant en France et je dois décider dans quel nouveau pays j'irai l'année prochaine pour poursuivre mes études, il est donc clair pour moi que je veux toujours découvrir de nouveaux mondes et me découvrir moi-même.

Pourtant, une crainte subsiste, celle de "trop me connaître" au fur et à mesure que je poursuis mon chemin, et de finir par changer tellement aux yeux des gens que j'aime, qu'ils finiront par m'abandonner.

Quand vient le moment de s'arrêter? Le moment où l'on admet que l'on s'est suffisamment testé, que la priorité n'est plus d'apprendre à se connaître, mais de poser son sac à dos, de ranger son ordinateur et sa brosse à dents, de retrouver ses amis et d'embrasser sa mère?

Honnêtement, je n'ai pas de réponse, mais j'ai trouvé une chanson qui exprime parfaitement ce que je ressens. Elle s'intitule "I am not who I was" de Chance Peña.

À tous les futurs voyageurs, ou à ceux qui, comme moi, sont déjà en route : bonne chance.

 [Chance Peña - i am not who i was \(Official Audio\)](#)